

NIETZSCHE: PENSÉE, DESTIN, MÉTAMORPHOSE

(D'une vérité qui nous importe)

Jean-Paul Curnier

Editions Léo Scheer | « Lignes »

2002/1 n° 7 | pages 143 à 158

ISSN 0988-5226

ISBN 2914172346

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-lignes1-2002-1-page-143.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Léo Scheer.

© Editions Léo Scheer. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JEAN-PAUL CURNIER

NIETZSCHE : PENSÉE, DESTIN, MÉTAMORPHOSE
(D'une vérité qui nous importe)

« Écoutez-moi, car je suis tel et tel.
Mais surtout n'allez pas me
prendre pour un autre. »
Ecce Homo, préface.

De quel « autre » s'agit-il ? Quel risque de malentendu *Ecce Homo* entend-il prévenir ? On ne peut guère douter aujourd'hui de la perspicacité de Nietzsche pour ce qui concerne la tumultueuse postérité de son œuvre et le lent cheminement de sa reconnaissance. Aussi n'est-il pas non plus tout à fait hasardeux d'avancer que cet « autre » dont il est question n'est sans doute pas très éloigné de l'image composite qui s'est malgré tout finalement imposée de lui.

Et si l'on considère ce qu'il suggère de ses craintes en préface à *Ecce Homo* – craintes qui justifient à ses yeux la nécessité de ce livre, « contre lequel se révoltent au fond [ses] habitudes et, plus encore, la fierté de [ses] instincts » –, c'est de ceux, parmi ses lecteurs, qui se diront plus tard ses disciples ou ses admirateurs, qu'il faut s'attendre au pire. « L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, il doit aussi haïr ses amis », y fait-il dire par Zarathoustra. C'est à la répudiation anticipée de cet « autre », voué à la méprise, au malentendu, voire à la canonisation, qu'est consacré

Ecce Homo. Et c'est sur les exhortations de Zarathoustra à refuser toute dévotion et toute soumission aux maîtres que Nietzsche en conclut la préface. Le dernier propos cité de Zarathoustra, empruntant aux évangiles pour en retourner le langage, y sonne étrangement comme un trait de lucidité plus que comme une provocation orgueilleuse: « *Vous ne vous étiez pas encore cherchés: et c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants; et c'est pourquoi toute foi vaut si peu. Et maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous.* »

C'est de l'autre de cet autre Nietzsche qu'il sera question ici, de celui dont le véritable projet ne saurait, selon lui, devoir sa pleine influence dans l'avenir qu'à son oubli et à sa perte. L'autre Nietzsche : celui du devenir, de la vérité voulue et vécue comme destin.

Qu'en est-il à présent de cette œuvre dans la pensée ? Qu'elle y agisse comme puissance d'effroi ou d'attraction, comme force de stimulation ou de répulsion, nul désormais ne peut l'ignorer. Et ceux qui prétendent l'ignorer ignorent d'abord jusqu'à quel point ils en sont, qu'ils le veuillent ou non, saisis et traversés, jusqu'à quel point celle-ci a modifié et parsemé d'obstacles, jusqu'à le rendre impraticable, ce qu'ils voient comme le cours paisible et sage de leur réflexion. L'œuvre de Nietzsche est désormais dans la pensée, et non plus seulement en face d'elle ou contre elle.

Mais de quel genre d'œuvre parle-t-on ? Nietzsche ne se réduit pas seulement à des thèses, à une pensée, à une somme théorique; la puissance de son œuvre est portée par un souffle, par une poussée, qui est avant tout politique, en ce sens qu'elle vise la mise en cause radicale des bases de la civilisation. C'est en quoi la pensée de Nietzsche prend ses appuis hors de la philosophie. Hors d'elle et contre elle, c'est-à-dire telle qu'elle est pratiquée et continuée, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve centrée sur elle-même et donc nécessairement aveugle aux postulats qui la gouvernent et gouvernent jusqu'à l'examen de ses postulats. Ce que Nietzsche affirme, violemment,

c'est que la philosophie occidentale, dominée par la métaphysique, est elle aussi soumise aux préjugés, qu'elle ne peut être, de cette façon, le domaine réservé de la lucidité et de l'interrogation fondamentale, qu'elle véhicule le système de valeurs qu'elle est censé questionner. Il faut philosopher depuis le dehors; Nietzsche ne se fait philosophe que tant que la philosophie concentre à ses yeux le mensonge métaphysique, que tant qu'il s'agit de combattre de front le discours du mal de l'homme.

Ce qui sépare Nietzsche des philosophes qui l'ont précédé, c'est d'avoir placé son ambition ailleurs que dans la philosophie. Et, du reste, si cette ambition était restée circonscrite au champ philosophique, elle se serait fatalement heurtée au mur invisible, à la « *bouteille à mouches* » dont parle Wittgenstein, en quoi consiste l'illusion de transparence des mots et des concepts et qui est aussi, en même temps, ce qui sépare le plus fermement du réel du fait même de sa capacité d'illusionner sur sa proximité.

C'est donc précisément à partir de la question du langage comme condition première de la connaissance que Nietzsche s'attaque à l'héritage philosophique et culturel occidental. En assignant au langage la seule place de la métaphore – et le rehaussant du même coup à sa destinée d'art poétique désillusionné de toute prétention à la vérité –, en récusant toute perspective de vérité depuis le concept, ce qui est posé ce n'est pas la nécessité d'un ré-ajustement de la pensée, c'est simultanément que la pensée est ce qui nie le réel pour lui substituer les idées – elles-mêmes formées par les mots – et que la vérité est une évidence immédiate, mais masquée, et non le fait d'une origine métaphysique lointaine redevable d'une traque, d'une déduction ou d'un effort d'abstraction. La vérité qui nous importe est toujours tout entière là, mais là sont aussi le langage et la pensée par lesquels l'opération de métaphorisation, de transfiguration, et d'appauvrissement du réel aboutit à sa négation. L'homme est le seul obstacle qui le sépare de sa vérité.

Mais qu'est-ce qui lui rend sa vérité à ce point insupportable qu'il lui faille, la recevant comme une évidence immédiate, composer au

prix d'une peine et d'un effort constants un appareillage de discours, de pensée et de règles contre-nature pour s'en protéger ? En d'autres termes, comment est venue à l'homme l'idée d'une souffrance plus forte encore que celle, déjà considérable, qu'il s'inflige pour s'en protéger ? Telle est la question léguée par Nietzsche et qui devrait permettre de penser au-delà de la négation.

Pour autant cet écart – ce déplacement hors du champ philosophique et de tout champ particulier –, n'est pas le seul fait d'une position polémique. On peut même dire que la polémique vient après, que la récusation est première, qu'elle procède non pas de l'analyse et de la réflexion argumentées mais d'une forme d'insoumission préalable, de rejet fondamental d'un mode de pensée qui, examiné à partir de ce qu'il implique comme négation ressentie à l'intérieur de soi, exige l'exil. C'est par défaut d'accord entre les postulats essentiels de la philosophie et ce que pourrait être la plénitude du vivant, toute morale mise à part, qu'un réexamen doit être opéré depuis un autre angle d'approche. Il le sera depuis ce qui est nié et qui persiste dans l'ombre, dans le fond humilié et caché de l'homme, dans ce qui insiste en soi en dépit de toute morale et se retourne ordinairement en haine de soi. Nietzsche partira de ce qu'il est, de ce fragment d'humanité dont il dispose. Et c'est d'abord à cette séparation que son écriture invite; elle la suppose partagée comme un secret qui ne reste caché que par peur des conséquences de sa divulgation. Aussi s'agira-t-il de divulguer, de remonter aux racines d'un tel asservissement, et cela ne peut se faire que depuis un ailleurs, à la fois philosophique, psychologique et institutionnel. C'est le ton souverain de cet écart, de cet affranchissement, qui parcourt toute l'œuvre, s'affermissant sans cesse; c'est ce ton qui partage et porte à l'évidence dans chaque phrase écrite le fait qu'il y aura dorénavant deux attitudes inconciliables en matière de rapport à la philosophie et à la pensée. Quelque chose à lieu, immédiatement et non pas après coup, dans la lecture de Nietzsche, quelque chose qui fait écho en soi, qui parle depuis la part trouble, humiliée et malade, et la porte, souveraine, en pleine lumière.

Que cette œuvre soit désormais dans la pensée – et qu'elle y soit reconnue comme telle – devrait pouvoir permettre, étant donné ce qu'elle est et ce à quoi elle prétend, de parler d'un *avant* et d'un *après* Nietzsche, en regard de l'histoire même de la pensée. Mais à quand dater ce moment et, au juste, un tel moment a-t-il seulement eu lieu ? Selon que l'on considère la reconnaissance proprement dite de l'existence de cette œuvre dans la vie intellectuelle ou que l'on cherche dans les postulats philosophiques et moraux, comme dans les modes de penser qui régissent l'organisation de la vie collective, le signe d'un ébranlement quelque peu significatif, la datation ne va plus de soi, loin s'en faut. Et cela, en dépit du fait qu'elle ait pu accompagner et inspirer l'intégralité ou presque des œuvres importantes du siècle qui vient de s'achever ; en dépit aussi du fait qu'il n'est pas une seconde de la vie de ce monde qui ne lui donne pour partie raison, sinon totalement.

À bien des égards, nous sommes encore dans le moment de l'effraction, de l'onde de choc ; et la dévastation des bases mêmes de la pensée occidentale, la révolution du penser que cette œuvre appelle et à laquelle elle est tout entière vouée, est encore à venir. Pour l'heure, les résistances – qu'elles proclament haut et fort leur aversion, qu'elles s'abritent sous les réserves du commentaire cultivé ou se dissimulent plus sournoisement sous l'admiration sans conséquence – sont encore assez fortes et assez vivaces pour que les bases anciennes du commerce des idées restent à l'abri du séisme annoncé.

De Nietzsche, puisqu'il s'agit de l'étudier et d'en pouvoir dire quelque chose, on ne voudrait retenir que la sombre gloire de l'annonce de la mort de Dieu. Et ce n'est pas la plus maladroite des façons d'escamoter, sous cette gloire au parfum d'intuition géniale et de scandale, la brèche préalablement opérée par une pensée solitaire dans la compacité de la culture et du sens commun, brèche nécessaire à ce qu'une telle chose ait pu être énoncée, que sa formulation en ait été possible. Ce n'est pas la moins efficace non plus pour éloigner les esprits de la densité, de la cohérence et du caractère profondément didactique de cette œuvre.

Ce qu'affirme Nietzsche, ce dont toute son œuvre atteste, et rares sont ceux qui semblent en mesure de l'admettre, c'est que la connaissance n'est pas une question de souffrance et de labeur, de culpabilité et de contrition, mais de jubilation, de courage et de mépris pour toute forme d'intimidation, à commencer par celle de la pensée, celle des maîtres en particulier. Elle y est une forme de retour sur le savoir lui-même, de réexamen radical de la formation des savoirs, depuis l'acquiescement sans condition à ce qui, en dépit du langage et de la pensée, est déjà en nous, à cette particularité de l'espèce qu'il s'agit d'entendre et de porter à sa juste formulation, quels qu'en soient les conséquences et le prix à payer. Ce dont il s'agit, c'est d'opposer l'homme aux dénégations qui disent vouloir son bonheur ou sa consolation. Les vérités de Nietzsche ne sont pas des vérités de remplacement venant corriger ce qui pouvait passer abusivement pour vrai, mais des vérités qui portent sur le statut même de la vérité, sur l'imposture des vérités admises, sur leur soubassement, leur mode de formation et sur les raisons de leur domination.

Enfin, il ne s'agit pas de faire dire au langage ce qui n'avait pas encore été dit ni pensé, mais de porter la pensée à formuler ce que déjà elle contient et contre quoi elle s'est trouvée employée tout entière à s'opposer. L'opération essentielle ne se joue pas entre vérité pure et métaphore, mais comme destitution de l'illusion de vérité que propose la métaphore, comme déconstruction de l'illusion métaphorique par la métaphore même, par le travail effectué sur elle. Un travail poétique, d'« artiste », ramenant la métaphore au charme de l'illusion comme à-côté jubilatoire du réel.

La connaissance chez Nietzsche est une forme de destin et non un métier et, à ce titre, elle n'a aucune valeur, pas plus symbolique que marchande; elle n'est redevable que de sa propre nécessité. Un destin ne se monnaie pas, pas plus qu'il ne se détaille ; aussi la connaissance se doit-elle d'être étrangère à toute forme d'échange. Rien ne peut y être concédé de même que rien ne peut y valoir pour autre chose, elle ne concerne que l'invitation à admettre en soi l'impérieuse tentation

de la vérité, fût-ce au prix de la solitude et de devoir se faire guerrier contre toute une culture, si puissante soit-elle, si celle-ci a pour vocation de la dévoyer. Parce que la connaissance est destin, elle implique de soi de devenir la connaissance sans réserve.

Tous peuvent connaître et penser dès lors qu'il est donné à tous cette impétueuse volonté, même s'il n'est pas donné à tous d'entendre gronder au fond de soi une vérité qui s'oppose en tout et jusqu'au vertige aux usages les mieux partagés du sens commun. Même si, parmi ceux qui sont capables de l'entendre, il est donné à moins encore de l'admettre sans réserve et sans être pris de ressentiment, de haine de soi. Laisser penser la pensée à l'intérieur de soi, l'accueillir sans autre forme de disposition que celle que réclame le plus extrême appétit pour les limites du pensable, recueillir le tumulte de la vérité de l'homme tel qu'il vient cogner en sourdine contre l'idéal moral auquel il s'est trouvé asservi par la civilisation depuis que celle-ci pense contre l'homme, et qu'elle a placé sa vérité dans le jeu des représentations abstraites. La pleine humanité exige l'oubli de l'homme tel qu'il est pensé.

Plus d'un siècle a passé et la valeur de la peine reste partagée par le plus grand nombre, à commencer par les érudits, c'est-à-dire par ceux qui, faute d'avoir songé à s'affranchir de ce qu'ils ont appris, ne savent que peiner, souffrir, s'humilier et s'amender pour mériter le savoir qu'ils s'obstinent à vivre comme une faute ou comme une valeur trop grande pour ne pas avoir à la mériter durement; quand ce n'est pas, plus hypocritement, pour s'excuser de posséder ce qui les place, de leur point de vue au moins, au-dessus du commun des mortels. Par ceux, encore, qui ne conçoivent l'allégresse que sous la forme d'une contrepartie de ce qu'ils se sont appliqués inutilement à endurer et qui leur autorise cette morgue autoritaire de promus méritants qui soulève le cœur, de petits parvenus de la pensée. Autant dire, et c'est un comble, de ce que l'esprit bourgeois appuyé sur le christianisme, en a fait depuis qu'il a réussi à se l'approprier comme il l'a fait de toute chose.

Plus d'un siècle a passé et beaucoup de choses, peu à peu, ont été admises, même par les esprits les moins préparés ou les plus bornés. Pourtant, que la pensée soit une forme de volupté, qu'elle soit comme elle étrangère à toute morale, qu'elle puisse être une jubilation, une « *belle humeur* » de la gravité, cela n'est toujours pas mieux admis. Et cela, c'est sans doute l'essentiel de Nietzsche, c'est ce sans quoi il est profondément inutile de lire Nietzsche et singulièrement cuistre de vouloir le commenter.

L'héritage de Nietzsche ne consiste pas seulement en des thèses, des blocs d'argumentation et des renversements décisifs, il est aussi fait, et peut-être plus que de tout autre chose, d'une certaine vigueur de la pensée, d'une invitation au compagnonnage dans la tâche qui consiste à ruiner l'autorité des valeurs sur lesquelles repose l'asservissement de tous et celle des préjugés les mieux partagés. Les concepts viennent après, comme autant d'armes et de projectiles soigneusement appropriés.

Combien de cours, de conférences, d'émissions de radio ou de télévision, de conversations, de débats sur Nietzsche sans qu'il y soit question de son influence et de sa responsabilité dans les drames du siècle précédent, sans référence tapageuse au culte que lui rendirent le national-socialisme et le fascisme ? Au Nietzsche des professeurs, à celui des intellectuels, des poètes, des écrivains, des aventuriers de la pensée et des érudits experts en tout genre, s'ajoute un autre Nietzsche, auréolé de crimes : celui des fascistes et des nazis. Et cet ajout a contribué et contribue encore largement à tenir l'auteur du *Gai savoir* et de *Ainsi parlait Zarathoustra* au bout d'une fourche, à le lire en référence à l'horreur, fût-ce en cherchant à l'en soustraire, sinon à ne pas le lire du tout. On est, dans le meilleur des cas, spontanément porté à penser que le Nietzsche des nazis et des fascistes mussoliniens ne peut être celui des autres, quelles que soient leurs divergences, qu'il ne peut s'agir que d'un malentendu qu'il faut clarifier, qu'il faut arracher Nietzsche à la souillure. Mais Nietzsche est une dévastation, voulue comme telle, et la dévastation ne peut rien

contre ceux qui se l'approprient : brigands, pillards, reconSTRUCTEURS et bénisseurs ; elle obéit à sa propre nécessité.

D'autant que c'est d'une double imposture qu'il s'agit, d'une conjugaison d'impostures. Les faits en sont connus mais singulièrement négligés, et il ne sera peut-être pas inutile de les rappeler. Que l'on s'obstine encore à voir dans Nietzsche l'inspirateur du Troisième Reich relève plus de l'inculture ou de la mauvaise foi que de tout autre chose. L'usage du nom de Nietzsche par Hitler, et pratiquement sur sa seule initiative bien qu'il ne l'ait jamais lu, a pour origine l'infatigable ambition d'Elisabeth Förster-Nietzsche, sœur de Nietzsche, militante antisémite et pangermaniste, et certainement pas à de quelconques accointances entre les écrits de Nietzsche et les idées directrices du national-socialisme. Du reste, pourrait-on croire un seul instant les intellectuels nazis à ce point stupides qu'ils aient pu lire les diatribes féroces de Nietzsche contre le pangermanisme, l'antisémitisme, la politique de Bismarck, la musique de Wagner et les rêves de grandeur de l'Allemagne, en y voyant des arguments pour leurs thèses ? Indépendamment de son insertion dans le décorum *kitsch* du nazisme, et en dépit de quelques livres de propagande (Alfred Rosenberg, Richard Cehler, Alfred Baumler, Heinrich Härtle) qui tentèrent, sans conviction, et pour ne pas déplaire au Führer, d'en revendiquer la filiation, la greffe n'a jamais pris et les réticences, voire l'hostilité, des idéologues nazis à l'égard de sa philosophie n'étaient un mystère pour personne. Au fond, c'est le voile de cette ambiguïté que Heidegger s'emploie à dissiper en disant voir dans Nietzsche, dont il passe pour le disciple le plus talentueux, le penseur de « *l'achèvement de la métaphysique occidentale* », pour tout dire du nihilisme à son sommet et non « surpassé ». Manière, comme le fait justement remarquer Jean-Pierre Faye (*Le Vrai Nietzsche*, Hermann, 1998), de prendre ses distances vis-à-vis du recteur de l'université de Francfort, Ernst Kriek, membre comme lui du Parti nazi, et capitaine SS, avec une pensée suspecte qui n'a pas les faveurs, loin s'en faut, de l'intelligentsia nazie.

La greffe n'a pas pris parce qu'elle était tout simplement impossible. Mais l'injure de cette ambiguïté demeure. L'imposture qui fait de Nietzsche un emblème du nazisme, tout en en rejetant les idées, est le fait d'une autre imposture qui tient, elle, au rôle joué par sa sœur Elisabeth dans l'organisation dévoyée de sa postérité. Les quelques faits suivants, extraits d'une longue et accablante série, devraient suffire à cerner l'ampleur de cette falsification et l'application mise à l'imposer.

Après la mort de Nietzsche, le 25 août 1900, Elisabeth Förster qui s'est imposée comme seule autorité sur sa postérité, publie une biographie de son frère, méticuleusement expurgée et truffée de faux, qu'elle diffuse largement en Europe. Puis, se servant de notes, d'extraits de manuscrits et d'un projet de texte que celui-ci avait annoncé sous le titre : *La Volonté de puissance*, elle bâtit un livre sous ce même titre, présenté comme le dernier livre de Nietzsche, qui sera préfacé par elle et publié en 1901. Le choix et la disposition de ces passages, puisés dans la masse des feuillets laissés par Nietzsche, dessinent une sorte de testament philosophique ambigu auquel manque le caractère spécifique aux ouvrages précédents et plus singulièrement aux derniers. Sur ce livre, apocryphe, qui fut publié en France dès 1903, le soupçon ne sera définitivement porté que tardivement, trop tardivement : après la défaite du nazisme et une fois évaluation faite de la personnalité et du rôle joué par sa sœur. De 1893 à nos jours, les archives ayant été successivement séquestrées par celle-ci, par les nazis, puis par le régime soviétique, il ne fut guère possible de vérifier quoi que ce soit et de lever cette somme d'impostures à laquelle le temps a été largement laissé (soixante-dix ans jusqu'à la publication, en 1967, des travaux de remise en forme, après consultation systématique des archives, de Giorgio Colli et Massimo Montinari sous le titre *Kritische Gesamtausgabe der Werke*) pour imposer de Nietzsche l'image frauduleuse, caricaturale et dénaturée que les uns et les autres se sont employés à lui donner.

Dans les années qui suivirent, l'activité d'Elisabeth Förster, ses fréquentations mondaines et les nombreuses réceptions dont la maison

des Archives est alors devenue le lieu, vaudront à celle-ci une estime internationale assez peu regardante sur ses convictions politiques et sur sa fidélité proclamée à la pensée de Nietzsche. Elle sera, pour cette raison, par trois fois proposée pour le prix Nobel de littérature, la dernière en 1923, sans que quiconque ne s'offusque de son antisémitisme, de son bellicisme sans retenue ni de l'usage qu'elle fait par ailleurs des écrits de son frère (une édition établie par elle du *Zarathoustra* sera même imprimée à ses frais et distribuée aux soldats allemands dans les tranchées de 14-18 dans le but de galvaniser leur ardeur au combat). Gabriele D'Annunzio la surnomme « *l'Antigone du Nord* ».

Lors de l'entrée de Mussolini dans Rome, en 1922, c'est au nom de la pensée de Nietzsche, dont elle dispose alors sans contrôle ni restriction, qu'elle assurera celui-ci de son soutien, de son admiration et de son amitié (« *Que mon frère aurait été fier de contempler cet homme merveilleux, cet homme heureux, puissant et triomphant, offrant à l'humanité un espoir de salut!* »). À l'occasion de son cinquantième anniversaire, le 29 juillet 1933, Mussolini recevra un télégramme des Archives-Nietzsche où figure ceci : « *Au disciple le plus glorieux de Zarathoustra, dont Nietzsche rêvait, au re-créateur des valeurs aristocratiques dans l'esprit nietzschéen, le Nietzsche Archiv vous envoie les félicitations les plus chaleureuses avec la vénération et l'admiration les plus profondes* ». Romain Rolland démissionne alors par une lettre rendue publique de la société des Amis de Nietzsche pour protester contre cette assimilation d'un « *dictateur qui persécute les intellectuels* » à l'image du « *plus glorieux disciple de Zarathoustra* ». Mais il sera le seul ; progressivement, la fréquentation de la maison des Archives se modifie et laisse apparaître une proportion de plus en plus grande d'idéologues pangermanistes et antisémites.

Elisabeth Förster rencontre Hitler pour la première fois en 1932, à l'occasion d'une représentation commanditée par elle d'une pièce de théâtre écrite par Mussolini, précisément, au Théâtre national de Weimar. Nommé chancelier en janvier 33 et aussitôt proclamé Führer

du peuple allemand par ses propres soins et par ceux de la propagande national-socialiste, Elisabeth Förster verra en lui la concrétisation du surhomme annoncé par Nietzsche et le lui fera aussitôt savoir: « *Nous sommes ivres d'enthousiasme car nous avons à notre tête un homme d'une personnalité merveilleuse, oui, phénoménale: le chancelier Adolf Hitler!* » (télégramme signé au nom des Archives-Nietzsche).

Dans l'esprit d'Elisabeth Förster, Hitler est – outre l'homme providentiel de ses idéaux et le rédempteur de son pangermanisme et de son antisémitisme profonds – le légataire désigné de la postérité de Nietzsche. Un rôle qu'il acceptera aussitôt, sans doute motivé par quelque forme d'orgueil, et qu'il jouera sans le moindre écart jusqu'à la fin et en dépit de son inculture radicale en matière de littérature en général et de philosophie en particulier. Effrayante et vénéneuse dédicace: en 1938, Hitler fait bâtir à Weimar un « temple Nietzsche » dont l'inauguration est prévue pour consacrer la « *victoire prochaine* » de l'Allemagne (source Konrad Algermissen: *Nietzsche und das Dritte Reich*, Celle, 1946).

Sur le plan de la réputation de Nietzsche, les résultats ne se font guère attendre: relayée par la propagande nazie orchestrée par Goebbels et consacrée par l'autorité de sa sœur qui a su s'imposer en représentante incontestée de sa pensée, l'assimilation de la philosophie de Nietzsche à la doctrine national-socialiste est désormais publiquement établie.

En regard du faible nombre de ses défenseurs à cette époque et du caractère restreint de leur audience (en France, notamment: M.-P. Nicolas, Georges Bataille, Pierre Klossowski et, plus tard, André Malraux), les attaques contre Nietzsche sont la norme. André Suarès écrit dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} novembre 1934: « *Voilà Nietzsche et son surhomme, qui est une force orgueilleuse, dont le délire d'orgueil conclut à la servitude et à l'avilissement du genre humain [...] Il faut faire boire et manger cet antéchrist accroupi sur son ordure; il faut le laver, il faut l'essuyer. Et ses parents, tous issus de l'avarie se vantent d'être antisémites avec rage [...]* ».

Elisabeth Förster-Nietzsche meurt le 9 novembre 1935. Peu avant sa mort, remerciant le Führer pour son action en faveur de son frère, elle déclarera devant la presse voir en lui l'incarnation du « Surhomme » nietzschéen (*Der Montag*, 7 juillet 1935). Elle aura droit à des funérailles nationales sur ordre du Führer, le 11 novembre 1935, date anniversaire de l'accession de Hitler au pouvoir.

Au procès de Nuremberg, la responsabilité de Nietzsche dans l'horreur nazie sera non seulement évoquée, mais officiellement proposée à la reconnaissance du tribunal par le procureur français.

Plus récemment, entre autres, en 1991, sans doute attirés par les succès médiatiques du repentir comme forme nouvelle de pensée, huit philosophes français, ou prétendus tels, publiaient à la hâte un livre collectif sous le titre : *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* (Grasset, 1991). Cet ouvrage, dont la faiblesse de pensée n'honore guère ses auteurs, entendait faire état, au moyen d'arguments qui frôlent la basse démagogie, sinon l'imbécillité, de « l'antisémitisme » de Nietzsche, des dangers de son influence dans l'enseignement des jeunes gens et, une fois encore, de sa responsabilité dans la formation de l'idéologie nazie. Ce livre n'eut pas d'autre succès, finalement, que celui de faire rire aux dépens de ses auteurs et d'achever de déconsidérer ceux qui parmi eux jouissaient encore d'un peu d'autorité intellectuelle. Il faut le voir surtout comme un symptôme parmi tant d'autres d'une maladie qui couve et qui se nourrit de ce que Nietzsche avait si parfaitement défini : le ressentiment de l'homme envers lui-même, le plus nocif et le plus actif des poisons de l'esprit.

Qu'une philosophie si brutalement autre et si étrangère à la morale, si soucieuse de détruire les bases de la civilisation occidentale, et si puissante aussi, ait pu se trouver impliquée dans les convulsions les plus morbides de l'histoire, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Est-ce là une raison suffisante pour oublier ce qui, en elle, est d'abord un sursaut souverain du vivant, un réquisitoire implacable contre ce qui le détruit. Nietzsche pousse au combat ; de l'emprunt fait de son nom résulte ceci : soit renier ce qu'il y a de nous dans l'œuvre de

Nietzsche, ramener honteusement la philosophie et la pensée en deçà du seuil proposé, soit persévérer encore et poursuivre en pleine lumière le procès de Dieu, de la morale et des valeurs. C'est une affaire dans laquelle seul le courage peut trancher car c'est à l'usage qui est fait d'une pensée que celle-ci doit, à la fin, son statut. Laisser Nietzsche aux nazis est soit un prétexte, soit un choix de fuite, mais n'est en rien une malheureuse nécessité.

Rien ne serait plus éloigné de la pensée et du projet nietzschéens que de chercher à réhabiliter Nietzsche. Ce dont il s'agit ce n'est pas de ramener Nietzsche à ce qu'il fut, à sa personnalité; de chercher à lui rendre justice pour ce qu'il a apporté et pour ce qu'on lui devrait, mais d'accomplir ce qui, en Nietzsche, fut la pensée vécue comme un destin, et fit de Nietzsche un destin de la pensée. Rien ne lui est plus étranger, et plus insultant aussi – c'est ce que cachent mal la plupart des éloges qui lui sont adressés – que de vouloir réparer le tort qui lui aurait été fait. Un destin s'accomplit, aucun tort n'entre en ligne de compte. Ce que l'on peut dire aussi de cette manière: Nietzsche est une des rares réussites en matière de subversion théorique qui ait jamais été portée jusqu'à ce point. Et si le prix de celle-ci, folie, misère et solitude comprises, semble pour beaucoup trop élevé, c'est qu'ils n'ont tout simplement aucune chance, eux, d'y accéder jamais. Nietzsche est un guerrier avant d'être un philosophe, ni « sage », ni « saint », ni « *sauveur de monde ou tout autre décadent* ».

On ne « choisit » pas la voie des cimes et du gel; l'intransigeance, l'engagement, l'intégrité dans un combat qui ne promet aucune récompense, ne sont pas des options parmi d'autres et qui seraient données également à tout le monde; on répond à un appel, un point c'est tout; on se livre à ce qui dessine la possibilité d'un emploi total des forces qui bouillonnent au-dedans de soi et font écho à ce qui, dans la connaissance même, semble pareillement occulté et pareillement soumis.

L'idée qu'un tel usage de l'existence puisse être une affaire de choix selon un même éventail de possibilités communes n'est pas

seulement grotesque en soi, elle est aussi une négation, camouflée là encore sous l'éloge et l'admiration le plus souvent, sinon sous la feinte gratitude ou la compassion, de ce que le destin ne procède pas d'un calcul mais d'un assentiment à ce qui se présente à soi-même comme ce qu'on est. Si le devenir est affaire de volonté et de responsabilité, ce qui fait l'être d'un être ne l'est pas. Sous l'idée du choix, sous l'hommage fait à l'abnégation héroïque, se profile sournoisement la voie de l'interprétation psychopathologique.

Il n'est pas d'hommage qui puisse être rendu à Nietzsche. Lui-même en avertit par la voix de Zarathoustra. Il n'est pas d'hommage qui ne serait d'abord un contresens du point de vue de ce qui est en jeu, autant dans la vie de Nietzsche comme penseur que dans son œuvre. L'une et l'autre ne sont pas seulement mêlées, elles sont associées dans un même mouvement qui les confond, jusqu'à la fusion et jusqu'à la disparition de ce qui les constituait séparément, dans une seule opération: celle du renversement des idoles, de la « *transmutation générale des valeurs* ». On ne peut guère imaginer d'éloge qui soit susceptible de reconnaître à Nietzsche de façon posthume la souveraineté que lui-même a éprouvée et vécue au bord même de l'achèvement de cette métamorphose: celle qui se lit dans le vertige d'*Ecce Homo*, celle, jubilatoire et démente – d'une démente que l'on dirait venue de l'impossible atteint et dépassé –, des dernières lettres.

Nietzsche, ce précipité d'un nom, d'un homme et d'une œuvre, est le nom d'une métamorphose, d'un processus lancé dans le futur, mais qui n'est pas encore totalement achevé. Une métamorphose que conduit et accomplit sa lecture. Lire Nietzsche, c'est participer de cette métamorphose en ce sens que sa lecture – par sa proximité qui fait écho en nous, exposant de chacun de nous la part la plus difficile à reconnaître tant elle invite à l'urgence de détruire – nous associe à son destin, nous associe et nous inclut dans sa métamorphose sans qu'elle soit pour autant la nôtre. Il s'agit au final de ceci: que Friedrich Wilhelm Nietzsche disparaisse sous la voix de Zarathoustra et que, de Nietzsche, demeure et prolifère ce à quoi son existence a été

entièrement consacrée : établir dans la pleine lumière de la culture occidentale, vouée à la négation de l'homme au profit de l'exaltation meurtrière de son idéalité, le négatif même de cet idéal et la voie de son dépassement. Que la tentation se porte enfin vers le *saut sur la terre* et non plus vers le haut, hors du nihilisme des idées, vers la vérité vivante de l'homme que l'acharnement idéaliste n'a pas réussi jusqu'alors à ensevelir faute d'avoir réussi à l'anéantir tout à fait. Et qu'il n'a su, jusqu'à présent, que contraindre à répondre par la monstruosité à sa propre monstruosité.